



HAL
open science

Le secret comme ordinaire : Le Bureau des légendes et la modification du regard

Pauline Blistène

► To cite this version:

Pauline Blistène. Le secret comme ordinaire : Le Bureau des légendes et la modification du regard. A contrario. Revue interdisciplinaire de sciences sociales, 2018, 26, pp.115-133. 10.3917/aco.181.0115 . hal-04626978

HAL Id: hal-04626978

<https://hal.science/hal-04626978>

Submitted on 27 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Le secret comme ordinaire : *Le Bureau des légendes* et la modification du regard

Pauline Blistène

DANS **A CONTRARIO** 2018/1 (N° 26), PAGES 115 À 133
ÉDITIONS **BSN PRESS**

ISSN 1660-7880

ISBN 9782940516988

DOI 10.3917/aco.181.0115

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-a-contrario-2018-1-page-115.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour BSN Press.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Le secret comme ordinaire : Le Bureau des légendes et la modification du regard

PAULINE BLISTÈNE

115

Quelle éducation peut-on attendre d'une série télévisée ? Le genre de l'espionnage offre un terrain d'exploration privilégié pour celui qui s'intéresse à cette question. La fiction, écrite ou cinématographique¹, compense régulièrement la pénurie d'informations qui caractérise le monde du renseignement et permet de se figurer un monde qui par définition se dérobe au regard (Zegart 2010 ; Melley 2012 ; Willmetts 2017). Les références aux romans, films et séries télévisées nourrissent conversations ordinaires (Laugier 2012) et débats politiques sur les activités des services pour différentes raisons : d'une part, « l'espace imaginaire » de l'espion est bien plus important que son espace « réel », social et institutionnel, et les activités pratiques de l'espionnage ont partie liée avec ces représentations (Dewerpe 1994). D'autre part, ces discours fictionnels sont souvent issus du monde du secret, par l'entremise d'anciens espions passés à l'écriture, voire d'une coopération entre services de renseignement et industrie du divertissement, brouillant ainsi un peu plus leur statut épistémique. Dernière née de cet imaginaire proluxe : la série télévisée *Le Bureau des légendes* (LBDL), diffusée sur Canal+ depuis 2015, fait aujourd'hui figure d'exception. Créée par Éric Rochant, LBDL propose une immersion dans le service des clandestins de la DGSE (Direction générale de la Sécurité extérieure) qui tranche avec l'imagerie classique de l'espionnage. LBDL nous fait partager le quotidien d'un bureau, en apparence assez banal, peuplé de fonctionnaires, sans intérêt particulier, si ce n'est le souci de passer inaperçu, et où le suspense proviendrait surtout de l'univers complexe dans lequel les clandestins évoluent. Choses rares, la série a bénéficié du soutien de la DGSE et jouit d'une certaine popularité auprès des officiers de renseignement.

Le point de départ de notre propos est donc cette rupture manifeste dans la figuration du monde du secret : en montrant cet ordinaire du renseignement, la série modifie-t-elle le regard que l'on porte sur les services de renseignement ? Dessiner

1 Par « fictions cinématographiques » nous entendons productions filmiques et sérielles.

une certaine banalité du renseignement induit-il, autrement dit, une banalisation des activités de la DGSE? Des questions d'autant plus pressantes qu'elles esquissent, en arrière-plan, les problèmes éthique et politique que pose le rapprochement entre acteurs de la sécurité et industrie du divertissement. Partant d'une analyse de quelques séquences marquantes de la série, nous examinerons d'abord l'ordinaire que donne à voir *LBDL*. Puis nous verrons comment la série révèle aussi l'étrangeté de cette vie de bureau, structurée par la méfiance, le secret et la mort. Enfin, une lecture plus approfondie du *BDL* ouvre au potentiel pédagogique d'une telle série. Au-delà d'une initiation au renseignement, *LBDL* dévoile les logiques sous-jacentes des services secrets : la permanence d'une certaine violence en politique et la nécessité d'une part secrète de l'État, et ce, en dépit des principes de transparence et de publicité que les démocraties ont elles-mêmes érigés. Ainsi, en rendant visible cette ambivalence, la série modifie le regard que l'on porte sur les régimes démocratiques eux-mêmes.

Une bureaucratie presque ordinaire



Fig. 1 : le directeur du BDL Henri Duflot à la cantine de la DGSE, S1E2.

Dans les fictions cinématographiques contemporaines sur le renseignement, il est assez rare que la bureaucratie constitue la structure de l'intrigue. En 2015, la chaîne *Arte* proposait la minisérie comique *Au service de la France*, qui rappelait par beaucoup d'aspects le ton des films désormais cultes *OSS 117*² (c'est après tout une création du même scénariste Jean-François Halin). Mais alors qu'*Au service de la France* se moque

² *OSS 117 : Le Caire, nid d'espions* (2006) et *OSS 117 : Rio ne répond plus* (2009) sont tous deux réalisés par Michel Hazanavicius.

de ces travers français que sont la procédure et l'inertie bureaucratique, *Le Bureau des légendes* porte un regard attendri sur une « administration débonnaire » (Trotignon 2018)³, en montrant l'ordinaire d'une vie de bureau : scènes de cantine, pauses-café, discussions d'ascenseur, anniversaire, flirts entre collègues...



Fig. 2 : pause-café entre Sisteron et la D^{re} Balmès dans la cour de la DGSE, S1E2.

Précisons que la forme « série télévisée » explique en partie ce choix. Alors que le film privilégie l'efficacité narrative, la série autorise des longueurs descriptives, elle permet de s'appesantir sur des détails et fonctionne selon un principe de récurrence, de lieux, de personnages, de situations (Blistène 2017a). La conscience des possibilités offertes par la forme série constitue d'ailleurs la doctrine de travail de l'équipe du BDL. Comme l'a expliqué Éric Rochant, il s'agit avant tout de montrer le milieu du renseignement, et non de l'espionnage, en le démystifiant.

LBDL se veut avant tout une immersion dans la « boîte »⁴, ou plutôt dans un service très particulier de la « boîte » : celui des clandestins de la DGSE. Logée dans un grenier mansardé du boulevard Mortier, cette toute petite structure bénéficie de son propre ascenseur. L'atmosphère y est calme, la vingtaine d'employés s'affaire sous la direction d'un ancien des services visiblement très expérimenté, Henri Dufлот (Jean-Pierre Darroussin), dont on apprend qu'il a passé du temps en Algérie durant la guerre civile.

³ Nous remercions Yves Trotignon de nous avoir donné accès au manuscrit de son livre *Le Bureau des légendes. Les Éclaireurs*, dont la sortie est prévue pour avril 2018 aux PUF.

⁴ La « boîte » est l'une des expressions employées par ses employés pour désigner la DGSE, tout comme le « Service », dénomination plus officielle.

Entité autonome, le BDL rend des comptes au directeur du renseignement, Marc Lauré (Gilles Cohen), surnommé Moule à Gaufres (« MAG ») par les employés du bureau.

La mission du bureau est particulièrement délicate : infiltrer des clandestins sous une fausse identité, la « légende », dans diverses zones stratégiques du globe. Quand la série commence au printemps 2015, Guillaume Debailly (Mathieu Kassovitz) rentre de Syrie après six ans de mission passée sous la « légende » de Paul Lefebvre, professeur au Lycée français de Damas, tandis que Marina Loiseau (Sarah Giraudeau) débute sa formation en vue d'être envoyée en Iran comme sismologue. L'intérieur du BDL, huis clos très présent au début de la première saison, tranche avec le nombre croissant de sorties dans le monde (Algérie, Iran, Turquie, Syrie, Azerbaïdjan), autant de confrontations au monde qui rappellent le quotidien du Service. Plusieurs visites des scénaristes et du chef décorateur dans les locaux de la DGSE⁵ facilitent la reconstitution du Service, à la fois réaliste et fantasmée : certains détails frappent par leur ressemblance avec « la boîte », mais l'ensemble est bien trop rutilant, moderne et fonctionnel (Trotignon 2018). Outre cette opération de restitution, le spectateur entrevoit de véritables morceaux des locaux de la DGSE. Incontestable privilège, l'équipe a en effet obtenu l'autorisation de filmer plusieurs plans à l'extérieur des locaux : vues d'ensemble (plan-séquence, vues aériennes), travellings (ex. S1E2) et entrées dans les Services (ex. S1E2).

Mais au-delà d'une certaine vraisemblance des décors, cette quête de la ressemblance se matérialise aussi dans ce que la série tente de nous dire sur le milieu du renseignement. Ainsi, *LBDL* nous montre des femmes et des hommes *ordinaires* qui travaillent, de jour comme de nuit. L'apparente normalité de cet univers bureaucratique est redoublée par le type de personnages montrés à l'écran : des fonctionnaires, en apparence inoffensifs, vêtus de costumes de confection. Pendant trois saisons, la mise en présence répétée de certains personnages permet au spectateur de se familiariser avec ces individus, de s'y attacher, voire de s'identifier à eux (Clémot 2013 ; Blistène 2017b ; Saint Maurice 2017). Ancien agent référent de Malotru/Guillaume Debailly/Paul Lefebvre (Mathieu Kassovitz) à Paris lors de sa mission en Syrie, Marie-Jeanne Duthilleul (Florence Loiret-Caille) s'impose, progressivement, comme l'un des personnages secondaires les plus attrayants : le spectateur, omniscient, est témoin de ses aléas amoureux avec un collègue. Sa détermination professionnelle et son intransigeance, qui feront d'elle la directrice du BDL à la fin de la saison 3, tranche avec sa vulnérabilité personnelle.

⁵ Voir à ce sujet l'article très détaillé de Léna Lutaud (Lutaud 2017).

En montrant l'intimité des membres du BDL, la série met le spectateur dans la confiance de leurs difficultés personnelles: couple, vie de famille. Difficultés connues de tous, certes (les agents du BDL seraient des femmes et des hommes comme les autres), mais que l'on imagine d'autant plus insurmontables compte tenu de leurs professions. Cet ordinaire d'une difficile vie de famille est aussi exposé à travers la relation entre Guillaume Debailly (Mathieu Kassovitz) et sa fille Prune Debailly (Alba Gaïa Kraghede Bellugi). Dans le premier épisode de la saison 1, le spectateur assiste aux retrouvailles entre le père et sa fille, après six ans passés en Syrie. Celle-ci l'assaille de questions concernant sa mission :

119

- «*Qu'est-ce que t'as fait en fait ? T'as tué des gens là-bas ?*
- » – *Tu penses vraiment que je te le dirais ? Genre j'ai pas le droit de te dire ce que je fais mais je peux te dire que j'ai tué des gens ?*
- » – *T'as libéré des otages ? Ça tu peux le dire au moins.*
- » – *Non, j'ai pas libéré d'otages.*
- » – *T'as cherché des armes chimiques ?*
- » – *Non.*
- » – *T'as posé des micros, des trucs comme ça ?*
- » – *Non.*
- » – *Bon bah je saurai pas alors.*
- » – *Non.* » (LBDL, Canal+, 2015, S1E1)



Fig. 3 : premier dîner entre Guillaume Debailly et sa fille à son retour de mission, S1E1.

Le fait que sa fille soit au courant du véritable métier de son père ne constitue pas vraiment une surprise : il est en effet possible que les membres de la famille proche soient mis dans la confiance, sans pour autant connaître le détail des fonctions occupées au sein de la DGSE. En apparence anodin, cet échange est néanmoins essentiel pour comprendre l'ambition de la série. À chaque question posée par Prune, interrogation qui évoque les fantasmes habituels quant au métier de son père, ce dernier lui répond par la négative. Comme Prune, le spectateur est progressivement invité à troquer ses vieilles croyances sur le monde du renseignement pour une version beaucoup plus édulcorée :

120

« Ma mission, c'était de lier connaissance. Je devais fréquenter des gens dans un certain milieu, les observer, les connaître et voir s'ils avaient accès à des informations qui pouvaient nous être utiles. Si c'était le cas je devais trouver un moyen de les convaincre de nous donner ces renseignements.

» - Tu les faisais chanter ?

» - Non, on ne fait pas chanter les gens, ça marche pas ça. Non, c'est des gens qui veulent aider la France ou faire avancer leur cause. Moi mon seul travail c'était de trouver des gens intéressants, c'est tout.

» - C'était de te faire des amis quoi.

» - Disons des connaissances.

» - C'est pour ça que t'es parti six ans. Pour te faire des connaissances.

» - T'aurais préféré que je parte pour tuer des gens ?

» - Ouais, enfin nan je sais pas. Mais c'est cool hein. T'es parti pour te faire des amis. »
(LBDL, Canal+, 2015, S1E1)

Si Prune est heureuse de voir son père finalement s'ouvrir à elle, elle paraît néanmoins déçue par le caractère anodin des activités qu'il lui décrit. Ici, l'ambition pédagogique de la série apparaît clairement. Celle-ci ne vise pas à « duper » le spectateur, en décrivant un monde à la James Bond, fait de gadgets, de glamour et de gros bras. Au contraire, LBDL cherche une éducation-initiation du spectateur (Cavell 1981; Laugier 2001, 2006, 2012), qui, en se familiarisant avec une ambiance, un certain quotidien, l'envisagera de façon plus juste. Comme le souligne Hugo Clémot, les conditions de réception télévisuelles jouent un rôle indéniable dans le type d'enseignement que l'on peut attendre d'une série :

« Plusieurs penseurs ont remarqué que les conditions de réception cinématographique ou télévisuelle ont quelque chose de régressif : les spectateurs sont un peu comme des

enfants en train de regarder de grandes personnes à l'écran, qui nous fascinent et nous bouleversent, en même temps qu'elles nous apprennent à désirer et nous montrent les styles de conduite à adopter.» (Clémot 2013 : 13)

Ainsi, le fait de regarder et de s'attacher à « ces grandes personnes » projetées à l'écran, ajouté à l'impression d'être mis dans la confiance du quotidien des services redouble les capacités pédagogiques de la série. Le discours fictionnel est d'autant mieux pris au sérieux qu'il émane d'une concertation entre créateurs et professionnels du milieu. Si, dans cette scène, le spectateur s'apparente à la fille, Guillaume Debailly (Mathieu Kassovitz) pourrait être le *showrunner*, Éric Rochant, dont le souci de normalisation des représentations a su séduire la DGSE.

121

L'admiration de Prune refera toutefois surface alors qu'elle s'apprête à quitter l'appartement de son père, quand il lui explique qu'elle ne devrait pas s'inquiéter si elle a « la sensation d'être suivie », les clandestins étant chaperonnés un certain temps à leur retour de mission par mesure de sécurité. L'enfant refait alors surface : tout sourire, visiblement excitée, elle explique à son père qu'elle se plaît à essayer de les « repérer ». Dans ce monde démythifié reste, du moins, une certaine part de mystère : celui de l'ordinaire de l'officier de renseignement, qui du point de vue du non-initié, demeure toujours étonnant.

Méfiance et secret au quotidien

Dès les premiers épisodes, *LBDL* donne à voir une bureaucratie presque ordinaire. Mais cette impression est assez vite contredite par l'attitude des individus qui composent le Service et, plus généralement, par le quotidien hors du commun que la série décrit. Alors qu'il est escorté dans la capitale après une courte retraite dans la campagne française à son retour de Syrie, Guillaume Debailly (Mathieu Kassovitz) demande à ses « baby-sitters » le programme. Il ne semble en aucun cas troublé par le langage (noms de code en lieu et place du vrai nom des individus qui l'accompagnent), les usages (utilisation de sas pour changer de véhicules et brouiller les pistes). Bien au contraire, il s'y plie avec un mécanisme qui fait croire à une seconde nature. Cette aisance est d'évidence le fruit d'un long travail et d'un entraînement laborieux : on ne naît pas agent clandestin, on le devient. Une transformation dont le spectateur sera aussi témoin, grâce au personnage de Marina Loiseau (Sarah Giraudeau), nouvelle recrue du BDL, entraînée par Guillaume Debailly (Mathieu Kassovitz) avant son départ pour l'Iran. Si le travail et la détermination sont bien les valeurs cardinales des jeunes recrues, certains réflexes s'acquièrent parfois au prix d'une grande violence :

simulation d'enlèvement, interrogatoires musclés, séquestration... Outre ce travail de préparation et d'endurcissement, les futurs clandestins doivent aussi déployer des efforts considérables pour se créer une nouvelle identité avant de partir en mission. En plus d'apprendre parfaitement le persan, Marina Loiseau (Sarah Giraudeau) doit, par exemple, se faire embaucher à l'Institut de Physique du Globe, afin de se faire repérer par un sismologue iranien qui a la possibilité de l'associer à un projet de recherche à Téhéran, ce qui lui permettrait d'entrer en Iran sans encombre. Et quand elle interroge Guillaume Debailly (Mathieu Kassovitz) sur les efforts qu'il a dû fournir pour partir en Syrie, ce dernier rétorque : « J'ai dû passer l'agrég' de français pour être sûr d'être pris au lycée français de Damas, et j'ai dû apprendre l'arabe en un an. »

122

Mais les aptitudes exceptionnelles des clandestins du BDL les rangeraient plutôt dans une catégorie à part, plus proche du surdoué ou du superhéros – après tout, ils mènent tous une double vie, portent des noms de code fantasmagoriques – (Clémot 2013) que du fonctionnaire ordinaire. Un effet renforcé avec la séquence suivante, qui met le spectateur face à l'apparente banalité d'une discussion de cantine entre Henri Dufлот (Jean-Pierre Darroussin), directeur du BDL et son supérieur Marc Lauré (Gilles Cohen), directeur du renseignement. Les différends de bureau se règlent pendant le déjeuner, autour de plateaux-repas composés de carottes râpées, à ceci près que les deux intéressés parlent noms de code, direction des opérations et missions secrètes. L'extraordinaire avance masqué, sous les habits de banals fonctionnaires proches de la retraite.



Fig. 4 : Henri Dufлот et Marc Lauré discutent d'une opération à la cantine de la DGSE, S1E2.

Ainsi, le tout-venant d'une vie de bureau est rythmé par quantité de rappels, souvent furtifs, de l'inhabituel du renseignement. Un inhabituel le plus souvent géré depuis la salle de crise. Comme le note Yves Trotignon : « La salle de crise apparaît comme le lieu où convergent toutes les compétences du renseignement et où, en réalité, celui-ci remplit le mandat que lui a confié l'État. » (Trotignon 2018)



Fig. 5 : Guillaume Debailly fait le point sur l'opération « Cyclone » en Algérie depuis la salle de crise du BDL, S1E2.

Dans la saison 1, la volatilisation d'un clandestin appelé « Cyclone » en Algérie constitue un moment de rupture narrative : le service met tout en œuvre pour le localiser et contenir les nombreux dommages causés par cet incident. Une opération qui coûtera la vie à une femme innocente parce qu'elle aide la DGSE (la secrétaire du Général Lefkir), et dont l'heureux dénouement tiendra à l'envoi de forces spéciales dans le désert algérien pour affronter les membres d'AQMI (Al-Qaida au Maghreb islamique) qui détiennent « Cyclone ». La saison 2 met en scène, d'une part, la capture par l'État islamique d'un veilleur du BDL exceptionnellement envoyé sur le terrain Raymond Sisteron (Jonathan Zaccà), sa mutilation (le chef djihadiste lui coupe un pied à l'aide d'un sabre) et son rapatriement à Paris ; d'autre part, dans le dernier épisode, la capture de Guillaume Debailly (Mathieu Kassovitz) par la même cellule de Daech. Enfin, dans la saison 3, Henri Duflot (Jean-Pierre Darroussin), directeur du BDL, est tué en mission à la frontière entre la Syrie et l'Irak, alors qu'il tente de recruter un officier supérieur de Daech. Circonspect, discret, bref : l'émouvant hommage, rendu par le Service au directeur du BDL dans la cour de la « boîte » rappelle l'absence de reconnaissance publique pour ces « guerriers de l'ombre » (Dewerpe 1994 ; Notin 2017), même après leur mort :

« Dans cette cour et notre bureau, sa mission le couvre de gloire. Hors de ces murs, c'est l'histoire banale d'un fonctionnaire proche de la retraite, dont le cœur fatigué a lâché. Hors de ces murs, pour le reste du monde, pour vous madame, pour son fils, sa grande joie, Henri Duflot est parti dans l'ombre. L'ombre est notre domaine, notre amie, dans la victoire comme dans la défaite, Henri Duflot le savait et il s'en remettait à la loi du service. » (LBDL, S3E8, Canal+, 2017)

124

Le secret est bien la norme du renseignement, il s'impose à tous « ceux qui en sont », les « insiders » (Dewerpe 1994). Cette norme du secret découle d'un principe supérieur, qui s'impose et s'applique en toutes circonstances : celui de la méfiance. Dans un entretien paru en 2016 dans la revue *Tracés*, un ancien officier du renseignement français décrit son quotidien en ces termes :

« La méfiance est vraiment une sorte d'a priori que l'on t'inculque immédiatement : tu considères toujours le pire, sinon comme certain, du moins comme très vraisemblable. Tu fais donc comme si tu étais sous surveillance, comme s'il y avait un risque en matière de cloisonnement. Si un camarade de bureau ne travaille pas sur ton dossier, tu n'es pas supposé lui en parler, parce qu'il n'a pas le "besoin d'en connaître" – suivant l'expression consacrée –, parce que ça ne le concerne pas : il y a toujours un risque à en dire trop. » (Allard & Kreplak 2016 : 174)

Marqué de la méfiance d'abord, pour le monde « hors de ces murs », le soupçon structure aussi les rapports des employés, entre eux et avec la « boîte », et même des employés vis-à-vis d'eux-mêmes, les officiers étant sensibilisés au risque de biais cognitifs (Allard & Kreplak 2016). Omniprésente, la méfiance dicte les procédures et techniques du Service – cotation de l'information recueillie, exigence de recouplement, principe de cloisonnement – censées le protéger, avant tout de ses adversaires, mais aussi de ses partenaires.

Dans la série, ce principe de méfiance est mis en scène de façon très appuyée lorsque le personnage de la D^{re} Balmès (Léa Drucker), recrutée par le BDL pour offrir un soutien psychologique au service des clandestins, pénètre pour la première fois dans la « boîte » (S1E2). Son téléphone et sa tablette lui sont confisqués et sont placés dans des casiers à l'entrée de la caserne. Elle est ensuite accueillie par Rim (Émilie Chesnais), secrétaire d'Henri Duflot (Jean-Pierre Darroussin), qui l'escortera jusqu'au BDL et l'initiera à quelques usages de la maison :

- « Tout s'est bien passé à l'entrée ?
 » – Je me sens un peu toute nue sans mon téléphone et ma tablette.
 » – On ne peut pas entrer avec un ordinateur et un téléphone. Vous savez pourquoi ?
 » – Non.
 » – Quelqu'un peut les activer à distance et les transformer en micro.
 » – Ah d'accord.
 » – Vous verrez, on s'habitue vite à être toute nue. » (LBDL, 2015, Canal+, S1E2)

L'ignorance et l'inexpérience de la D^{re} Balmès (Léa Drucker) rappellent celle de tout outsider, qui, pour la première fois, franchirait la frontière du secret et pénétrerait dans cet univers clos. Plusieurs gros plans, censés épouser le regard de la D^{re} Balmès, suggèrent son étonnement et sa désorientation face à ce nouvel univers : affichage indiquant l'emplacement de la « salle de crise 1 », signalétique comminatoire proscrivant l'accès à certains espaces sans badge approprié, bureaux aux noms de code indéchiffrables (DN/SWR-02), circulation limitée (l'ascenseur qu'elles empruntent étant strictement réservé aux personnes membres du service des clandestins), devoir de réserve, etc. Par opposition, l'aisance de Rim (Émilie Chesnais), sa facilité à se mouvoir dans cet espace labyrinthique marquent bien son appartenance au monde des initiés. Un dernier échange est l'occasion de marquer, de nouveau, la distance qui sépare les deux personnages, tout en spécifiant un peu plus l'étrangeté du quotidien au BDL :

- « Tous les soirs vous devez détruire vos documents dans la "choucrouteuse". Ou alors vous les rangez dans cette armoire fermée par une clé et protégée par un code. Rien ne doit traîner sur votre bureau, ni dans la poubelle. Les services de maintenance n'ont pas le droit d'entrer. C'est pareil pour le ménage, donc c'est vous qui nettoyez votre bureau. Tous les numéros sont là, portes, armoires, téléphones.
 » – D'accord.
 » – Ah, une dernière chose. Vous ne dites rien à personne. Personne n'a à vous interroger. Si quelqu'un vous pose une question, c'est qu'il ne sait pas ce que vous savez, et s'il ne sait pas c'est qu'il n'a pas le droit d'en connaître. C'est comme ça qu'on dit, "le droit d'en connaître", ou non.
 » – Comme le secret professionnel.
 » – Non, comme le secret défense. » (LBDL, 2015, Canal+, S1E2)

L'innocence du nouvel arrivant et son initiation, motifs récurrents du genre de l'espionnage, permettent d'exposer en détail un univers avec lequel la nouvelle

recrue et le spectateur se familiariseront progressivement. Quoique caricaturale par certains aspects, cette séquence importe par ce qu'elle nous dit du monde du renseignement : la description d'une *forme de vie* singulière (Wittgenstein 2005 ; Cavell 1979 ; Laugier 2015) marquée par la méfiance et la suspicion permanente. Cette idée fait écho à l'incertitude qui caractérise notre rapport au monde, ce scepticisme ordinaire quant à notre propre expérience que décrit si bien Stanley Cavell, et dont le cinéma devrait nous guérir (Cavell 1979, 1981 ; Domenach 2012). Si l'espion est entendu comme un état extrême de cette forme de vie sceptique, le genre de l'espionnage figure alors un scepticisme en mouvement, marqué par le doute permanent quant à la « réalité de la réalité » (Boltanski 2010, 2012). Cette fragilité de la réalité se manifeste dans le genre de l'espionnage par le dévoilement d'une réalité toujours plus dissimulée. Comme l'explique Luc Boltanski dans *Énigmes et Complots* : « À une réalité de surface, apparente mais sans doute illusoire, bien qu'elle ait un statut officiel, s'oppose une réalité profonde, cachée, menaçante, officieuse, mais bien plus réelle. » (Boltanski 2012 : 15)

Ainsi, dans *LBDL*, le spectateur découvre à la fin de la première saison la véritable identité de la D^e Balmès : celle-ci travaille *en réalité* pour la CIA et renseigne les Américains sur les activités de la DGSE depuis le premier jour. Cette séquence ouvre la voie à une redéfinition de l'ordinaire, où le soupçon permanent, et non la confiance, même *a minima*, définirait le quotidien. Pourtant, cette transvaluation du commun ne constitue pas une banalisation du renseignement : la DGSE est une administration, mais une administration à part, qui obéit à ses propres règles, et où ses employés sont quotidiennement confrontés au risque de mort, la leur propre et celle de leurs collègues.

La modification du regard ?

Par sa description singulière du milieu du renseignement, jouant sur l'ambivalence entre banalité et singularité, *LBDL* constitue une rupture avec l'imaginaire traditionnel de l'espionnage, encore dominé par les figures anglo-américaines du super agent. Ni surhumains, ni totalement ordinaires, les officiers du BDL sont d'abord des fonctionnaires méticuleux, calmes, sans allure particulière, parfois ennuyeux. Description singulière mais pas totalement nouvelle : ce n'est pas la première fois que la fiction se charge de démystifier le monde du renseignement. L'œuvre de John Le Carré est orientée en ce sens : dévoiler les coulisses du monde du secret, ses lenteurs, ses égarements, afin de révéler les luttes intestines qui structurent l'exercice du pouvoir. Le personnage fictif de George Smiley, sorte d'archétype de l'agent du *Secret Intelligence Service* est précisément conçu par l'auteur comme un anti-James Bond. Mais si

l'ambition «réaliste» anime quelques grands auteurs de romans d'espionnage, elle est rarement le souci des réalisateurs de films ou séries télévisées du genre.

Comment expliquer le succès du *BDL* en France comme à l'étranger ? Outre une écriture et une réalisation efficace, la coopération assumée entre équipe de la série et DGSE, ainsi que le relatif mystère qui entoure sa fabrication y sont certainement pour beaucoup. Plusieurs contacts en coulisse n'ont cessé d'entretenir la légende du bureau⁶. Chaque nouvelle saison, articles de presse et émissions de radio se chargent de départager le «vrai» du «faux», souvent à l'aide d'officiers du renseignement retraités⁷. *LBDL* aurait en effet bénéficié de la récente politique d'ouverture initiée par la DGSE depuis 2010, date à laquelle le service se dote d'un bureau en charge de sa communication⁸. Cette toute relative conversion aux logiques de la transparence tranche avec l'histoire du service : hormis quelques opérations exposées au grand jour⁹, les services français se distinguent plutôt, contrairement à leurs homologues américains ou britanniques, par une opacité quasi absolue concernant leurs activités (Cousseran & Hayez 2015 ; Chopin & Oudet 2016). Plusieurs dispositions ont toutefois été prises récemment pour se faire connaître du grand public. On pense à l'ouverture d'un site Internet sur lequel figure un bref organigramme de la «boîte», ainsi que des informations concernant les démarches à suivre pour intégrer le Service. Deux motivations inspirent ce changement : s'assurer, d'une part, du soutien de la population, ainsi qu'aider, d'autre part, au recrutement de futurs agents. L'aide à la production du *BDL* constitue sans doute le signe le plus évident de cette publicisation naissante et l'agenda de normalisation fixé par Éric Rochant a sans doute séduit le service.

La coopération avec la DGSE modifie inévitablement le regard que l'on porte sur la série. Deux positions diamétralement opposées s'affrontent généralement à ce propos. La première souligne les aspects positifs d'une telle coopération, en la présentant

6 Guillaume Loison, «*Le Bureau des légendes* : "La DGSE nous parle avec d'énormes pincettes."» Entretien avec Camille de Castelnaud, *L'Obs*, 21 mai 2017, <http://teleobs.nouvelobs.com/actualites/20170512.OBS9346/le-bureau-des-legendes-on-croit-que-la-dgse-nous-parle-toutes-les-cinq-minutes.html>, consulté le 20 octobre 2017.

7 Voir par exemple «*Le Bureau des légendes* : le vrai du faux dans la série d'Éric Rochant», une émission sur *France Inter* en compagnie d'Alain Chouet, ancien des services secrets français, 10 juillet 2017, <https://www.franceinter.fr/culture/le-bureau-des-legendes-le-vrai-du-faux-dans-la-serie-d-eric-rochant>, consulté le 20 octobre 2017.

8 Jean-Dominique Merchet, «La DGSE a un nouveau chargé de communication : Philippe Ullmann», *L'Opinion*, 19 janvier 2016, <http://www.lopinion.fr/blog/secret-defense/dgse-a-nouveau-charge-communication-philippe-ullmann-95023>, consulté le 25 janvier 2016.

9 Citons l'affaire du Rainbow Warrior en 1985 ou la tentative de sauvetage de Denis Alex, agent du Service Action de la DGSE, capturé en 2009 par les Shebabs somaliens et exécuté le 11 janvier 2013.

comme une garantie de l'authenticité et de la justesse du propos. La seconde, à l'inverse, met en garde contre une telle proximité entre acteurs du divertissement et de la sécurité craignant une offensive propagandiste¹⁰. Ces deux positions supposent une interprétation différente du problème, politique et philosophique, posé par *LBDL*. D'une part, la série peut être lue comme une fiction pédagogique, qui décrit le quotidien du secret et de la méfiance avec plus ou moins de justesse et initie le spectateur aux logiques du renseignement. D'autre part, *LBDL* peut être interprété comme une mise en ordre de notre imaginaire, un moyen de conditionner notre regard, en un mot, une entrave à notre liberté critique (Melley 2000, 2012). Car imposer cette apparente normalité du renseignement, c'est arrêter une façon de voir, d'envisager, de se figurer le renseignement.

128

Examiner en détail chacune de ces propositions nous emmènerait bien au-delà des limites de notre propos. Notons toutefois qu'il n'est pas certain que *LBDL* véhicule une image si positive de la DGSE. Certes, la détermination sans faille de Marina Loiseau (Sarah Giraudeau) et son adaptabilité lui permettent de se sortir de situations très délicates. Certes, le directeur du BDL Henri Duflot (Jean-Pierre Darroussin) fait de son mieux pour accomplir son mandat, avec tout le sérieux et le dévouement qui le caractérisent. Mais les sentiments d'appartenance et d'accomplissement d'une action collective, souvent décrits par les anciens du service (Guisnel & Korn-Brzoza 2014; Allard & Kreplak 2016; Notin 2017), n'affleurent finalement qu'assez rarement dans le quotidien du BDL. À la place, une galerie d'individus isolés, qui se méfient les uns des autres, au point de passer leur temps à se surveiller. En outre, le personnage principal, Guillaume Debailly (Mathieu Kassovitz), ne fait pas forcément honneur à la «boîte» et à la loyauté supposée de ses employés: ce dernier n'hésite pas à trahir le Service et à travailler pour le compte de la CIA afin de sauver la femme qu'il aime. S'ils ne suffisent pas à écarter l'hypothèse de l'opération d'influence, ces quelques éléments laissent supposer une certaine indépendance des scénaristes¹¹ qui campent un univers assez éloigné de ce que la DGSE aurait potentiellement souhaité donner à voir.

10 Une vigilance éthique d'autant plus renforcée à l'annonce d'un plan «Défense-cinéma» par le ministre Le Drian le 2 mai 2016, à l'occasion de la projection en avant-première des deux premiers épisodes du *BDL* saison 2, à Balard. Voir sur le site du Ministère des armées: <http://www.defense.gouv.fr/portail/ministere/organisation-du-ministere-des-armees/organisation-du-ministere-des-armees/organismes-dependant-du-ministre/la-delegation-a-l-information-et-a-la-communication-de-la-defense-dicod>, consulté le 20 octobre 2017.

11 Voir par exemple Éric Rochant «Une bonne série c'est d'abord un scénario et des acteurs», *France Culture*, 27 mai 2017, <https://www.franceculture.fr/emissions/linvite-culture-de-la-matinale/eric-rochant-une-bonne-serie-cest-dabord-un-scenario-et-des>, consulté le 10 octobre 2017.

En outre, à bien y regarder, *LBDL* ne dépeint guère l'activité principale de la DGSE : la production de renseignements pour aider à la prise de décisions en haut lieu (Kent 1966 ; Herman 1996 ; Lowenthal 2011). À l'exception de quelques séquences dans la saison 3, où le personnage de Jonas Maury (Artus) figure l'analyste en quête obsessionnelle d'une information, et de la scène où Sisteron (Jonathan Zaccàï) en territoire irakien, tout juste libéré par les Kurdes, collecte une énorme quantité de documents ayant appartenu à l'État islamique, les différentes étapes du « cycle du renseignement »¹² (Kent 1966 ; Herman 1996, 1997 ; Lowenthal 2011 ; Phythian 2013) ne sont pas rendues visibles dans la série. Ainsi, le renseignement apparaît plus comme un prétexte, celui d'une bureaucratie secrète et cloisonnée, et la cause des troubles d'identité supposément générés par la clandestinité.

129

Une telle proposition nous invite à reconsidérer notre lecture de la série. En définitive, c'est bien sa capacité à générer un discours sur une dimension cachée du politique (Dewerpe 1994 ; Boltanski 2012 ; Melley 2012), et non sa ressemblance avec les véritables activités de la DGSE qui importe. Triste hasard, la diffusion de la série débute quelques mois après les attentats de *Charlie Hebdo* et quelques mois avant ceux de novembre 2015. Calquée sur l'actualité (c'est l'une des rares séries télévisées qui s'empare du sujet Daech de façon aussi directe), la série laisse toutefois hors champ la vague d'attentats qui se déroule en France et en Europe. *LBDL* dessine cette lutte incessante contre diverses menaces envers la sécurité nationale (la prolifération nucléaire, le terrorisme djihadiste), une lutte qui se déroule dans les coulisses de l'État et du monde par l'entremise d'espions.

En fournissant de puissants référents visuels et langagiers, la série *LBDL* s'est pour ainsi dire naturellement insérée dans l'environnement sécuritaire contemporain. Elle rend visibles deux de ses éléments structurants : d'une part, l'anarchie ou la guerre perpétuelle entre États souverains qui structure la scène internationale malgré un apparent état de paix (Aron 2004) ; d'autre part, l'ambivalence des régimes démocratiques, dont la politique étrangère et de sécurité repose sur un principe dérogatoire à l'État de droit censée garantir la survie d'une communauté politique, sorte de rémanence de la raison d'État (Meinecke 1998 ; Friedrich 2012 ; Gauchet 1994, 1998 ; Zarka 1998), et qui s'incarne dans l'action clandestine de la DGSE et du BDL. Ainsi, plus

12 Le « cycle du renseignement » correspond aux différentes étapes qui visent à transformer des informations brutes collectées en « renseignement » puis mises à disposition des utilisateurs (politiques, militaires). On distingue généralement cinq grandes étapes : l'orientation, la collecte, le traitement, l'analyse et la dissémination.

que l'acquisition d'un savoir circonstancié à propos du renseignement, la dimension pédagogique de la série réside surtout dans sa capacité à dévoiler l'élément principal des services de renseignement : la permanence d'une certaine violence politique, qui s'exprime et se résout par la nécessité d'une dimension secrète de l'État, et ce en dépit des principes de transparence et de publicité que les démocraties occidentales ont elles-mêmes érigés (Koselleck 1973 ; Habermas 1993).

130

En ce sens, *LBDL* peut être considéré comme une véritable « éducation » à l'ambivalence des régimes démocratiques. Une éducation qui ne passe pas par l'inculcation de normes, mais par l'expérience et la création d'une culture proprement démocratique, puisque partagée et créatrice de valeurs communes (Warshow 2002 ; Cavell 1981, 2004 ; Laugier 2011). Le commentaire des séries télévisées, ce matériau public et intégré dans nos *formes de vie* permet une véritable « trans-formation » de soi (Corcuff & Laugier 2010 ; Laugier 2012, 2015), qui passe par la mise en commun d'un langage : les références au *BDL* peuplent désormais conversations ordinaires et débats politiques sur le renseignement. Ainsi, la performativité de la série ne provient pas tant de sa capacité à fixer les usages de ce langage que de son aptitude à figer les spectateurs dans un *certain* usage de ce langage, permettant de se saisir d'une part cachée du politique et généralement absente de la conversation démocratique.

Références

ANDREW Christopher, ALDRICH Richard & WARK Wesley (2009), *Secret Intelligence*, Londres, Routledge.

ALLARD Olivier & KREPLAK Yaël (2016), « La méfiance au quotidien. Entretien avec un ancien officier du renseignement », *Tracés*, n° 31, pp. 171-193.

ARON Raymond (2004), *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy.

BLISTÈNE Pauline (2017a), « The Thought of TV-Series: A Reading of Stanley Cavell », Colloque international *À la recherche du bonheur. Stanley Cavell, le cinéma et la vie ordinaire*, Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 4-5 juillet 2017.

BLISTÈNE Pauline (2017b), « Séries télévisées et formes de vie démocratiques », Colloque *Le pouvoir des liens faibles*, Centre culturel international de Cerisy, Cerisy-la-Salle, 29 septembre – 2 octobre 2017.

BOLTANSKI Luc (2012), *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes*, Paris, Gallimard.

CAVELL Stanley (1979), *The Claim of Reason*, Oxford, Oxford University Press.

CAVELL Stanley (1981), *Pursuits of Happiness*, Cambridge Mass., Harvard University Press.

CAVELL Stanley (2004), *Cities of Words*, Cambridge Mass., Harvard University Press.

CHOPIN Olivier & OUDET Benjamin (2016), *Renseignement et sécurité*, Paris, Armand Colin.

CLÉMOT Hugo (2013), « Des goûts morbides. Une lecture de *Dexter* », *Implications philosophiques*. URL : <http://www.implications-philosophiques.org/semaines-thematiques/philosophie-des-series/une-lecture-de-dexter-1>, consulté le 18 juillet 2018.

COUSSERAN Jean-Claude & HAYEZ Philippe (2015), *Renseigner les démocraties, renseigner en démocratie*, Paris, Odile Jacob.

DEWERPE Alain (1994), *Espion. Une anthropologie du secret d'État contemporain*, Paris, Gallimard.

DOMENACH Élise (2012), *Stanley Cavell, le cinéma et le scepticisme*, Paris, PUF.

GAUCHET Marcel (1994), « L'État au miroir de la raison d'État », in Y. C. Zarka (dir.), *Raison et déraison d'État. Théoriciens et théories de la raison d'État aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, PUF, pp. 193-244.

GAUCHET Marcel (1998), « État, Monarchie, Public », *Les Cahiers du Centre de Recherches historiques*, vol. 20.

GUISNEL Jean & BRZOZA Korn (2014), *Au service secret de la France. Les maîtres de l'espionnage se livrent enfin...*, Paris, La Martinière.

FRIEDRICH Carl (2012), *Constitutional Reason of State: The Survival of the Constitutional Order*, Whitefish, Literary Licensing LLC.

HABERMAS Jürgen (1993), *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot.

HERMAN Michael (1996), *Intelligence Power in Peace and War*, Cambridge, Cambridge University Press.

HERMAN Michael (1997), *British Intelligence Towards the Millennium: Issues and Opportunities*, Londres, Brassey's/The Centre for Defence Studies.

KENT Sherman (1966), *Strategic Intelligence for American World Policy*, Princeton, Princeton University Press.

KOSELLECK Reinhardt (1973), *Le règne de la critique*, Paris, Éditions de Minuit.

LAUGIER Sandra (2009), « Séries TV, éthique du care et adresse au public » in *Qu'est-ce que le care ?* Paris, Payot, 2009.

LAUGIER Sandra (2006), « Le privé, le secret, la vérité », *Cités*, vol. 26, n° 2, pp. 55-68.

LAUGIER Sandra (2010), *La voix et la vertu. Variétés du perfectionnisme moral*, Paris, PUF.

LAUGIER Sandra (2014), *Recommencer la philosophie. Stanley Cavell et la philosophie en Amérique*, Paris, Vrin.

LAUGIER Sandra (2015), « La vulnérabilité des formes de vie », *Raisons politiques*, vol. 57, n° 1, pp. 65-80.

LOWENTHAL Mark (2012), *Intelligence from Secrets to Policy*, Washington, CQPress.

LUTAUD Léna (2017), « La DGSE, meilleur agent infiltré au Bureau des légendes », *Le Figaro*, 14 mai 2017. URL : <http://www.lefigaro.fr/culture/2017/05/14/03004-20170514ARTFIG00080-la-dgse-meilleur-agent-infiltre-au-bureau-des-legendes.php>, consulté le 17 mai 2017.

MEINECKE Friedrich (1998), *Machiavellism. The Doctrine of Reason d'État and Its Place in Modern History*, New Brunswick, Transaction Publishers.

MELLEY Timothy (2000), *Empire of Conspiracy. The Culture of Paranoia in Postwar America*, Ithaca, Cornell University Press.

MELLEY Timothy (2012), *The Covert Sphere. Secrecy, Fiction, and the National Security State*, Ithaca, Cornell University Press.

NOTIN Jean-Christophe (2017), *Les guerriers de l'ombre. Les agents de la DGSE parlent pour la première fois*, Paris, Tallandier.

PHYTHIAN Mark (dir.) (2013), *Understanding the Intelligence Cycle*, Londres, Routledge.

SAINT MAURICE Thibaut de (2017), « Portrait du sériophile en philosophe : attachement et transformation de soi », Colloque *Le pouvoir des liens faibles*, Centre culturel international de Cerisy, Cerisy-la-Salle, 29 septembre – 2 octobre 2017.

TROTIGNON Yves (2018), *Le Bureau des légendes. Les Éclaireurs*, Paris, PUF.

WARSHOW Robert (2002), *The Immediate Experience. Movies, Comics Theatre and Other Aspects of Popular Culture*, Cambridge Mass., Harvard University Press.

WILLMETTS Simon (2017), *In Secrecy's Shadow: The OSS and CIA in Hollywood Cinema 1941-1979*, Edinburgh, Edinburgh University Press.

WITTGENSTEIN Ludwig (2005), *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard.

ZARCA Yves-Charles (1998), « Peut-on se débarrasser de la raison d'État ? », *Le Débat*, vol. 99, n° 2, pp. 27-33.

ZEGART Amy (2010), « Spytainment. The Real Influence of Fake Spies », *International Journal of Intelligence and Counterintelligence*, vol. 23, n° 4, pp. 599-622.

Séries télévisées

Au service de la France, Arte, 2015 (S1).

Le Bureau des légendes, Canal+, 2015, 2016 et 2017 (S1, S2, S3).

Rubicon, AMC, 2010 (S1).

133

Acknowledgements: This article has received funding from the European Research Council (ERC) under the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme (grant agreement N° 834759).

Cette publication a reçu un financement du Conseil européen de la recherche (CER) dans le cadre du programme de recherche et d'innovation Horizon 2020 de l'Union européenne (convention de subvention N° 834759).